

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMÉRO, 5 CENTIMS

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & C^{ie},
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 23 MARS 1901

CARNET EDITORIAL

Voici le printemps,
Voici le printemps qui s'amène...

comme chante Cartal. On le sent partout, ce renouveau, bien que la végétation ne soit pas encore de la partie. Le soleil plus chaud, plus clair, nous quitte plus tard; les mortels des deux sexes qui ont un fonds de poésie et de sentimentalité, brûlent d'en disposer, fût-ce à mauvais escient; la toilette de ces dames entre dans cette délicieuse transition faite d'un pouce de fourrure et de tissus couleur de temps, comme la robe de Cendrillon; puis il n'y a pas à dire: c'est écrit en toutes lettres dans les almanachs les mieux posés: le printemps a commencé le 21 mars à deux heures du matin.

Mais il y a mieux: l'apparition des insinuant et consolantes annonces de médecines du printemps. Les salsepareilles monopolisent déjà les gros caractères d'imprimerie; les comparaisons entre le travail qui s'opère dans la nature et celui que le corps demande à pareille époque vous tirent l'œil, de-ci de-là; la description des démangeaisons, des herpès, des somnolences est d'une éloquence qu'on ne constate en aucun autre temps. La canicule a des exigences médicinales qui confinent à la brutalité; tout au contraire, le médicament printanier revêt tout le charme d'un traitement imposé par la mode. Quand Louis XIV fut édenté, les courtisans s'écrièrent: "Les dents? les dents? qu'est-ce que c'est que ça? Ni vu ni connu!" Pour peu que l'annonce accentue un peu sa campagne, on s'écriera sans doute: "La purgation? la purgation? Il n'y a que ça! Connais pas d'autre chose!"

* * *

Ceci me remet en mémoire ce citoyen de Philadelphie qui ne peut pas résister aux appels des annonces de médecines. Si j'en crois le *Commercial Union*, il a pris en deux ans 772 bouteilles ou boîtes de concoctions ou de poudres.

Andrew Boyce — c'est son nom — n'a jamais eu que des maladies imaginaires; il a 6 pieds de taille, pèse 190 livres et mange en proportion. Il ne travaille pas, laissant, avec toute l'abnégation possible, à sa femme la double tâche de faire aller le ménage et de payer les drogues. Or, madame Boyce — une simple blanchisseuse — s'est fatiguée de la manie de son grand enfant de mari et a fait décerner contre lui un mandat d'arrestation pour refus de support.

"Vous ne sauriez croire, a dit madame Boyce à un reporter, ce que cet homme a pris de médecine, et de quel appétit vorace il jouit! Pas moins de huit à neuf pommes de terre par repas, le reste à l'avenant. L'hiver dernier, il en arriva à se persuader qu'il était trop faible pour venir déjeuner en bas et je dus le servir dans le lit. C'était la maladie du foie qu'il s'était découverte à cette époque et il prit de la *Swamp Root* à 80 cts la bouteille. Rendu à la quarante-huitième, il ne se trouva pas guéri, pour l'excellente raison qu'il n'avait rien à guérir. Il me fit apporter cinq ou six journaux quotidiens afin de lire les annonces de médecine. Chaque fois qu'il en trouva une nouvelle, il se découvrit, séance tenante, la maladie décrite. Toutefois c'est la maladie du foie qu'il soigna le plus longtemps, terminant la cure par 12 bouteilles d'une mixture new-yorkaise à \$1.00 chacune.

"Puis il fut beaucoup question de la grippe dans le quartier. M. Boyce qui avait attrapé un léger enrouement, n'eut pas de mal à se convaincre qu'il en était attaqué au plus dangereux degré. Résultat: plusieurs douzaines de bouteilles d'expectorants variés. Il se remonta le système avec 40 bouteilles de tonique, pour tuer, disait-il, les derniers germes du microbe de l'influenza.

"A peine remis de cette vilaine passe — pour mes faibles finances — M. Boyce commença à soupçonner fortement que la grippe lui avait laissé un reliquat: le catarrhe. Autre invasion de bouteilles. Sur les entrefaites un ami lui ayant prêté un traité sur la consommation, M. Boyce fut pris d'une peur affolée pour ses poumons. Il commença à avaler d'autres expectorants, puis des toniques à base de glycérine, et ne reprit finalement confiance qu'après une consommation de 37 boîtes de pastilles de goudron.

"Puis vinrent, à la queue leu-leu, des vermifuges, une ceinture électrique, du "celery compound" et, comme finale, 40 bouteilles de nervura."

C'est à ce moment que Mme Boyce a mis son veto. De sorte que si son mari échappe à la prison, il devra lire... en amateur les annonces de médecines du premier printemps du siècle, ou bien se droguer à ses dépens.

* * *

Dans moins d'un mois j'ai vu, entre deux coins d'une même rue, deux pauvres familles expulsées de logements dont elles ne pouvaient payer le loyer. L'une a pu se réfugier chez des amis apparemment aussi pauvres qu'elle-même. C'était toujours un sort provisoire. Mais l'autre, à laquelle un épiciers généreux avait prêté son *express* pour déménager, a dû se mettre à la recherche d'un taudis quelconque, avec ses meubles à la remorque. Et il y avait dans ces deux tristes groupes, sans feu ni lieu, des petits enfants et un vieillard impotent...

Je ne veux pas chercher à savoir si les propriétaires y ont mis la patience ou s'ils ont usé brutalement de leur droit. A chacun sa conscience pour juge.

Mais, comme je voudrais donc voir à Montréal et dans tous nos centres des sociétés comme celle qui existe à Paris sous le nom de l'"Abri"! Une revue féminine consacre à cette œuvre éminemment humanitaire et pratique ces lignes suffisantes à la faire bien comprendre:

"La charité de quelques femmes de cœur, dit-elle, s'est ingénée pour trouver un remède à l'une des plus épouvantables détresses qui menacent les familles pauvres dans une grande ville, comme Paris: l'impossibilité de payer le terme du loyer, l'expulsion. Entre tant d'œuvres de bienfaisance qui s'acharnent à soulager la misère des pauvres gens, celle-là a volontairement restreint son champ d'action. Lorsque vient l'échéance des termes, elle s'enquiert des indigents que le chômage ou la maladie a privés de ressources et qui sont hors d'état de payer leur propriétaire. Elle s'empresse à leur secours et, s'ils ont déjà reçu congé, elle cherche pour eux un nouvel abri où ils puissent retrouver la joie du chez soi et l'illusion du foyer. Elle recueille les infirmes, les vieillards et les enfants jetés à la rue et leur assure un nouveau logis.

"C'est au mois de juillet dernier que l'Abri a commencé de fonctionner. La première assemblée générale a eu lieu à l'École normale supérieure sous la présidence de M. Boutroux. Aussitôt les premières souscriptions reçues, on a distribué des secours de loyers. Ce sont les dames patronesses qui font elles-mêmes les enquêtes avec la plus grande attention; car on devine les subterfuges auxquels peut avoir ici recours la mendicité professionnelle pour duper la charité. Déjà des termes ont été payés à 135 familles et une somme de six mille francs a été dépensée."

N'y aura-t-il pas une Canadienne française pour créer l'"Abri" dans chacune de nos villes? Ne pourrions-nous voir fleurir cette œuvre autrement plus nécessaire et méritoire qu'une demi-douzaine d'autres, bien intentionnées, sans doute, mais stériles ou opérant dans des milieux déjà suffisamment pourvus et secourus?

Et puis, parlons franchement, ne pourrait-on pas sacrifier un peu du genre fashionable, en fait de charité, pour s'essayer dans le domaine pratique?

Un cercle de l'"Abri" ne vaudrait-il pas dix cercles de couture pour pauvres?

* * *

La "Bell Telephone Co." fait de si bonnes affaires au Canada qu'elle va porter son capital à 10 millions, c'est-à-dire le double de ce qu'il est. Elle est contente de nous; son quasi-monopole lui permet de prendre philosophiquement les noires et quotidiennes colères de ses 38,360 abonnés; les \$400,000 de profit net encaissés l'année dernière bronzent suffisamment sa susceptibilité de "compagnie d'affaires", c'est-à-dire de corps sans âme.

Toutefois, si nous ne pouvons la happer du côté du sentiment, pourquoi ne pas essayer du côté de la recette sonnante. C'est pour le domicile que je veux plaider ici. On sait quel auxiliaire précieux est le téléphone pour les familles. Mais c'est encore un luxe. Cher! trop cher! Or, rien n'empêche de tenter dans nos villes canadiennes l'expérience faite à Chicago et à San Francisco, où la "Bell" installe des appareils à raison de 5 cts par conversation, pourvu qu'on lui garantisse deux conversations par jour. Un journal nous apprend que la compagnie a longtemps délibéré au sujet de l'introduction de cette nouvelle mesure, et une fois adoptée en principe, elle l'a tenue secrète jusqu'à ce qu'un instrument pratique ait été trouvé, pouvant effectuer le paiement automatiquement. Cet instrument est très ingénieux. Il est placé dans une petite boîte en fer au-dessus de l'appareil transmetteur. La personne qui désire la communication sonne et écoute d'abord si la ligne est libre. Dans le cas affirmatif, elle jette la pièce de monnaie dans la boîte et demande la communication au bureau central. Dès que celle-ci est établie, l'affaire est terminée. Mais dans le cas où la communication ne peut être effectuée, la monnaie est immédiatement rendue par le bureau central, qui introduit un courant dans la boîte; ce courant fait agir un aimant très fort qui rejette la monnaie de la boîte.

* * *

Les lectrices du SAMEDI seront heureuses de constater, par le présent numéro, que l'espace consacré aux choses qui leur sont utiles et agréables a été considérablement augmentée.

MISTIGRIS.